

, Broca, Paul (Dir.). Revue d'anthropologie. 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

REVUE

D'ANTHROPOLOGIE

TRADITIONS DES ILES SAMOA

PAR

P. - A. LESSON

Ancien médecin en chef des établissements français de l'Océanie.

Dans son grand ouvrage sur les Polynésiens, leur origine et leurs migrations, M. de Quatrefages signale l'intérêt immense (1) qui s'attacherait à la connaissance des traditions de l'archipel Samoa et, à cette occasion, fait un pressant appel aux missionnaires, aux voyageurs et aux autres personnes qui auraient été ou seraient à même de recueillir quelques-unes de ces traditions. Pour répondre à l'appel du savant professeur, nous allons essayer, bien qu'un peu tardivement, mais non par notre faute, d'en faire connaître quelques-unes, que nous nous sommes procurées justement sur les îles Samoa il y a bon nombre d'années.

On sait que M. de Quatrefages regarde l'archipel Samoa comme le foyer primitif de la race polynésienne (2), et qu'avec le naturaliste américain Hales il attribue le peuplement des îles Tonga à deux colonnes de Malaisiens venant des Samoa et des Fidji, auxquelles il en ajoute une troisième venant directement de Bourou (dans les Moluques) (3), le point de départ des émigrations malaisiennes d'après Hales lui-même; on va voir pourtant que l'une des traditions que nous allons rapporter semble indiquer que l'une des îles Samoa, au moins, a été peuplée par les îles Tonga.

Les autres traditions concernent :

1° La création de l'homme aux Samoa; et nous en donnerons deux versions ;

2° L'origine du talo dans ces îles ;

3° Celle du feu ;

4° Celle des cochons ;

5° Celle du cocotier ;

6° Celle des serpents ;

7° Les guerres faites aux Samoans par les Tongans ;

8° L'émigration de deux femmes tonga et leur frère à Upolu.

(1) P. 173.

(2) P. 188, vol. in-4°.

(3) P. 141, 144, 145 et p. 148, 157, vol. in-4°.

Nous commencerons par la version de M. Pritchard sur la création de l'homme.

CRÉATION DE L'HOMME AUX SAMOA.

Voici cette légende telle que M. Pritchard la rapporte.

« Les Samoa, dit-il, ont une tradition qui fait connaître leurs idées sur la création de l'homme, et implique une ancienne émigration venant de l'est.

« Le dieu *Tangaloa* envoya du ciel sa fille sous la forme d'un (pluvier) TULI, pour trouver un lieu de halte dans les belles régions où tout était eau sans terre. Dans le cours de son voyage elle trouva un rocher dont la surface s'élevait au-dessus de la mer, et, étant retournée vers son père, elle lui fit part de sa découverte. Plusieurs fois le dieu l'envoya visiter le rocher solitaire, et elle put remarquer à chaque visite qu'il devenait plus grand et plus haut, tout en restant nu et stérile. Un jour Tangaloa lui donna une plante rampante (*fue*) (qui n'est que le *convolvulus peltatus*), et un peu de terre pour la faire croître. Etant allée visiter son rocher quelques jours après, elle trouva qu'il avait été couvert de verdure par la plante rampante. Y étant retournée de nouveau pour obéir aux ordres du dieu son père, elle le trouva alors tout vert; mais, fait surprenant, la plante rampante, d'abord si bien venue et si verte, s'était desséchée en couvrant la place qu'elle avait occupée, et, quand elle retourna au rocher, les feuilles desséchées n'étaient plus que des vers! En y revenant une autre fois, elle trouva que les vers étaient des hommes et des femmes.

« Ce rocher, le lieu de repos de la fille du dieu Tangaloa, la première demeure de l'homme, n'a pas de nom. La tradition ajoute, dit M. Pritchard, qu'il est situé à l'est des Samoa « *i le mata o le toelau* » (dans l'œil du vent alizé). Et le même écrivain termine en disant: « Un fragment de légende établit que leurs ancêtres atteignirent les Samoa en faisant voile devant les vents alizés (*toelau*) de l'est, venant d'une très-belle île, où le sable était très-blanc, et les cocotiers croissaient en épaisses forêts. Dans cette légende, le nom de l'île est également perdu, mais les naturels ne doutent pas que ce ne soit la même île dont il est parlé dans la légende de la création de l'homme. »

Qu'il nous soit permis, en passant, de faire remarquer que l'in-

interprétation de M. Pritchard n'est qu'une erreur, et voici ce qui le prouve.

Sans doute, comme le dit M. Pritchard « *i le matao le toelau* » peut bien être traduit par « dans l'œil », la face de « *le toelau* » ; mais ce qu'il ne paraît pas avoir remarqué, c'est que jamais le mot *toelau* n'a été le nom des vents alizés. A Tahiti, comme dans plusieurs autres îles polynésiennes, ce mot (là il s'écrit *toerau*) ne signifie que vent d'ouest, de nord-ouest ou sud-ouest, et par conséquent, si l'on peut traduire avec M. Pritchard « dans l'œil ou la face » d'un vent quelconque, ce ne peut être « dans l'œil ou la face des vents alizés, » puisque *toelau* signifie tout le contraire. Il faut donc absolument traduire par « dans l'œil ou la face du vent d'ouest, nord-ouest ou sud-ouest » ; ce qui est bien différent et ramène à la croyance générale que les migrations sont venues de l'Occident (1).

Il est du reste bien probable que M. Pritchard a confondu des légendes différentes, car nous possédons depuis un grand nombre d'années la légende samoane sur la création de l'homme, et quoiqu'elle soit plus complète que celle de M. Pritchard, elle ne fait pas la moindre allusion à la situation relative du rocher peuplé par Tangaloa ; elle l'indique seulement comme créé par le dieu, sur la demande de l'oiseau Tuli, qu'animait sa fille Sina, mais sans dire dans quelle direction.

Notre légende possède un cachet de vérité, ou mieux de simplicité, et elle donne, à notre avis, une idée si exacte des croyances samoanes, que nous n'hésitons pas à la faire connaître, malgré son étendue, après celle de M. Pritchard.

Toutefois, pour qu'elle soit mieux comprise, pour qu'on saisisse mieux les rapports qui unissent les Polynésiens entre eux, nous ferons remarquer encore que nous avons rencontré absolument les mêmes légendes dans les îles de la Société, aux Marquises, à la Nouvelle-Zélande. Ellis, p. 38, t. II, parle de la légende qui à Tahiti dit que le premier homme a été créé par *Taa-roa* avec l'*araca*, c'est-à-dire la terre ou sable rouge. Nous avons rapporté ailleurs celle des Marquises, et quant à celle de la Nouvelle-Zélande, on peut voir p. 23 de l'excellent livre du missionnaire anglais Taylor « que l'homme passe pour y avoir

(1) Nous croyons qu'on doit traduire par *face*, parce qu'aux Fidji on rend « du vent du nord, au nord » par *hi na mata ni vualiku* (vers, à la face, ou l'œil du vent de nord, du nord).

été créé par Tiki, avec de l'argile (rouge, qu'il commença par malaxer, et finit par animer. Là il est vrai, une autre légende dit que l'homme a été formé avec de l'argile et l'eau ocreuse des marais.

CRÉATION DES ILES SAMOA ET DE L'HOMME.

L'oiseau appelé *Tuli* (1), qui était animé par Sina, la fille de Tangalooa, venait, suivant son habitude, de remonter au ciel, après avoir erré tout le jour et s'être bien fatigué. Cela le décida à demander à Tangalooa, le dieu du ciel, de vouloir bien lui procurer sur la mer un lieu où il pourrait se reposer dans le jour. Le dieu, peu causeur, à ce qu'il paraît, se contenta de lui répondre : « Va-t'en, et tu trouveras demain ce que tu demandes. »

Tuli s'en alla, et le lendemain il trouva une île sablonneuse où il lui fut possible de se reposer.

Un soir qu'il était remonté au ciel, Tangalooa lui demanda s'il avait trouvé ce qu'il désirait pour se reposer. « Oui, répondit l'oiseau, mais il n'y a que du sable. — Et que voudrais-tu donc? lui dit le dieu. — Je voudrais, répartit Tuli, qu'il y eût des montagnes couvertes d'arbres et qu'on pût trouver dans l'île toutes les choses nécessaires à la vie. — Retourne donc, reprit Tangalooa, et demain tu trouveras tout ce que tu demandes. » Quand Tuli remonta au ciel, le soir, Tangalooa lui renouvela sa demande. « J'ai trouvé tout ce que j'ai demandé, dit Tuli; mais il manque encore quelque chose : il faudrait quelqu'un pour la gouverner. — Et que veux-tu? dit Tangalooa? — Je veux, dit l'oiseau, un homme comme vous. » Tangalooa, ayant pris un morceau de blanc (craie), se mit en mesure de le satisfaire, et traça sur une planche l'homme demandé. Quand il eut terminé, il dit à Tuli : « Tiens, voilà ton homme. »

L'oiseau insatiable lui dit alors : « C'est bien son image, mais cela ne suffit pas; il faut d'abord lui donner un nom. — Eh bien, dit Tangalooa, appelons-le *Tamalooa* (2); nous nommerons sa tête *ulu* (3). — Oui, dit Tuli, mais alors nous appellerons le derrière de la tête *tuli ulu*, parce qu'il ne faut pas m'oublier. — Accordé, dit le dieu. — Comment appellerons-nous le corps? — *Tino*, dit Tan-

(1) Le *turi* des îles de la Société, etc.

(2) A Tahiti, *Tamarooa* signifie garçon mâle.

(3) Remarquer que ce mot est tout fidjien, les Polynésiens disant *upoo*, *upoko*, etc.

galoa. — C'est cela ; et nous nommerons l'épine dorsale *tuli-tua*. Les bras ? *Lima*. — Et les coudes, *tulil-ima*. — Les jambes ? — *Vaevae*. — Et les genoux, *tuli-vae*. — Les pieds enfin seront appelés *tapu-vae*. »

En un instant toutes les parties du corps eurent leur nom.

« Mais, dit l'oiseau, cela n'est pas suffisant, il faut donner la vie à cet homme, et lui donner une femme. — Sans nul doute. »

Tangaloa comprit tout de suite l'indispensable nécessité de ce que Tuli lui demandait, car, sans faire de réflexion, il se mit aussitôt à l'œuvre.

« Il prit l'homme — et ici la narration devient difficile à rendre — et l'anima instantanément » en lui soufflant dans une ouverture qui est destinée aujourd'hui, parmi nous, à recevoir autre chose qu'un souffle de Tangaloa.

Cela fait, le dieu dit à l'homme ainsi animé : « Descends avec Tuli, et tu trouveras une femme qui sera ta compagne, et une île où se trouvera réuni tout ce qu'il faut pour vivre ; mais il te manquera pourtant une chose : du feu, que tu n'auras que plus tard, et en attendant tu mangeras toutes choses crues. »

Ici le narrateur s'arrête. La légende, paraît-il, ne disait rien, ou il avait perdu le souvenir, des premiers temps de la vie du couple primitif. Fut-il heureux ? C'est supposable, puisqu'il ne lui manquait qu'une chose, dont la privation n'est pas sensible quand on ne mange que des fruits ; et sans doute qu'il se conduisit dans ce nouveau paradis comme fit un autre couple d'une autre légende. La légende de Samoa ne dit pas non plus s'il y eut une fin analogue. Et quand nous signalons la lacune au narrateur et lui demandons d'où provenait la femme, il se contente de nous répondre : « Du ciel ! » En effet, puisque Tangaloa avait pu animer si facilement un homme, on doit supposer qu'il avait eu la puissance de créer un être inférieur à lui. Mais il n'est pas moins à regretter que la tradition n'ait rien dit sur la manière dont il s'y prit pour donner cette compagne à l'homme ; je parle de la tradition qui nous a été faite il y a déjà bien des années en Océanie, et à laquelle supplée, il est vrai, celle rapportée depuis par M. Pritchard, en disant que Tuli commença par trouver des vers sortis des feuilles pourries du fue (*convolvulus peltatus*), puis, à la place des vers, des hommes et des femmes. Notre narrateur, reprenant toutefois, comme après avoir perdu le fil de sa narration, dit tout simplement « que l'homme en descendant sur la terre y trouva la femme, et qu'il eut d'elle plusieurs enfants »,

ce qui semble davantage approcher de la vérité, et démontrer en même temps qu'à l'époque de Tangalooa on ne faisait pas les enfants autrement qu'aujourd'hui. Mais cette lacune n'est pas moins regrettable, car il dut se passer bien des faits qui auraient intéressé, avant d'arriver à *Tiitii*, fils, comme le dit la légende, du petit-fils de Tamalooa.

On va voir les hauts faits et les services qui ont fait diviniser *Tiitii* (origine du talo et du feu).

ORIGINE DU TALO (1) AUX SAMOA.

Titi, ou mieux *Tiitii*, était le fils du premier homme appelé *Pipi*, d'après une tradition, et *Talanga* d'après une autre. C'est à lui que les traditions attribuent l'introduction du feu et du taro aux Samoa, et ce sont ces hauts faits qui le firent diviniser.

Un beau jour *Tiitii* (2), contrarié de ne pas manger de talo, se décida à faire la guerre à Tangalooa pour s'en procurer. Ce parti pris, il se mit en route avec sa famille ; mais la légende se tait sur la route suivie pour arriver jusqu'à Tangalooa. Il paraît qu'à cette époque le chemin qui conduisait au ciel était très-facile, et que c'était par l'horizon appelé *fafa* que l'on passait ; *Tiitii*, d'ailleurs, devait bien le connaître, puisqu'il y était allé déjà une fois demander le *talo* à Tangalooa, qui le lui avait refusé. Pourquoi ? La légende ne le dit pas, mais il est à croire que ce n'était que par esprit de prévoyance du dieu. Bref, à peine arrivé, le combat s'engagea entre Tangalooa et *Tiitii*, et ce dernier parvint à chasser le dieu du champ de talo qu'il gardait dans le ciel ; mais il paraît qu'il ne le vainquit qu'incomplètement, car il fit presque aussitôt la paix avec lui, et s'engagea à ne pas toucher au talo. Il faut dire, il est vrai, qu'il avait trouvé l'occasion d'en dérober un petit pied, sans être vu de Tangalooa, et qu'il était parvenu à le cacher en le mettant dans son urètre. C'est ainsi, curieux rapprochement, comme nous l'a appris M. A. Lefèvre, qu'Hésiode rapporte que Prométhée, fils de Japhet, trompant Zeus, « cacha dans un roseau creux l'éclat du feu qui se voit de loin ». Quoiqu'il en soit, la légende dit qu'aussitôt arrivé sur la terre, *Tiitii* planta son talo, et qu'il en eut bientôt un grand nombre de pieds qu'il distribua à sa famille.

(1) *Taro* des autres îles (*arum esculentum*).

(2) Nous supposons que *Tiitii* n'est aux Samoa que le *Tikitiki* de la Nouvelle-Zélande.

Mais le feu manquait toujours à Tiitii ; c'était pour lui un tourment incessant. S'il ne recommençait pas la lutte avec Tangalooa pour l'obtenir, c'est que ce Dieu n'en était pas le dispensateur. Enfin, comme on va le voir, il se décida à aller l'arracher au dieu *Mafuié*. Nous nous contenterons ici de dire que c'est absolument la même légende, mais beaucoup moins complète, que nous sommes procurée aux îles Marquises, et qu'elle est l'analogue aussi d'une légende maori, où c'est *Mauï* qui joue le rôle de Tiitii.

ORIGINE DU FEU AUX SAMOA.

Tiitii, à l'affût de tout ce qui pouvait le conduire à la découverte du feu, ne dormait pas. Il finit par remarquer que son père *Pipi*, une hache à la main, sortait toutes les nuits et descendait sous terre. Il supposa d'abord qu'il allait travailler, mais sa curiosité ayant été éveillée par la répétition des mêmes actes, il le surveilla davantage, et finit par découvrir que son père se dirigeait vers une grande pierre, près de laquelle il disparaissait. L'ayant suivi avec précaution, une nuit, quelle ne fut pas sa surprise quand il l'entendit dire à cette pierre : « Ouvre-toi », et qu'il vit la pierre s'ouvrir à cet ordre, puis, une fois son père entré, la pierre se refermer aussitôt sur lui ! Plus surpris encore que curieux, il attendit d'abord quelque temps pour voir si son père sortirait ; mais, ne le voyant pas revenir, il se décida à approcher de la pierre, et, curieux de savoir ce que faisait son père, il lui dit : « Ouvre-toi. » La pierre ne se le fit pas répéter, et elle s'ouvrit à ces mots aussi bien pour lui que pour son père. Franchissant sans hésiter son ouverture, il s'avança en descendant jusque dans les entrailles de la terre, où il vit son père très-occupé dans un champ de taro. Montant sans bruit sur un arbre qui étendait ses branches au-dessus de la tête de son père, il prit une des petites pommes produites par l'arbre sur lequel il était monté, et la lança à son père. Celui-ci, pensant que le fruit lui était jeté par l'oiseau *tuia* (oiseau noir), se contenta de dire, sans se déranger : « Cesse, tuia, ou sinon je te lancerai des pierres. » Mais, une deuxième pomme lui ayant été jetée, *Pipi* tourna la tête du côté d'où elle venait, et il aperçut son fils sur l'arbre. « Que fais-tu là ? malheureux ! lui dit-il. Tu n'as pas peur de *Mafuié*, qui demeure tout près, et qui garde le feu ! — Non certainement, je n'en ai pas peur, répondit le fils ; je suis même bien aise d'apprendre ce que vous

me dites, car je ne suis venu que pour cela. Comment ! nous mangeons nos mets tout crus, pendant qu'il mange les siens cuits, et nous ne pouvons pas avoir de feu ! Oh ! il m'en faut, ou je mourrai plutôt. Je vais lui en demander de ce pas. — Ne va pas là, mon fils, dit le père. Mafuié est le dieu le plus puissant qui existe, et ta vie aurait bientôt payé ton audace. — Comment ! reprit aussitôt Tiitii, j'ai pu vaincre Tangalooa, avec tous ses gens, dans le ciel, et je ne pourrais pas vaincre celui-ci qui est tout seul ! C'est ce que nous allons voir. »

Alors Tiitii descendit de l'arbre, et se dirigea vers la demeure de Mafuié. Il en était encore à quelque distance quand il fut aperçu par le dieu, qui lui cria : « Vermisseau, que viens-tu faire ici ? » Tiitii lui répondit : « Je viens chercher du feu. — Tu n'en auras pas, répondit le dieu ; éloigne-toi au plus vite. — Je ne m'éloignerai pas, et si tu ne m'en donnes pas, lui dit Tiitii, j'en prendrai. — Oh ! avant d'en prendre, tu te battras avec moi, dit Mafuié. — Je le veux bien, dit Tiitii. — Comment veux-tu te battre, demanda le dieu ? — Comme vous voudrez ; cela m'est égal, » dit Tiitii. Et ils convinrent de se luxer les membres. Le combat commença aussitôt. Tiitii, s'étant emparé de la jambe gauche du dieu, la luxa du premier coup. » Bien fait, dit Mafuié ; mais nous allons voir maintenant. » Tiitii, ayant saisi le bras droit de Mafuié, ne mit pas plus de temps à le luxer. Se reconnaissant vaincu, le dieu ne lui demanda pas d'autres preuves de sa force ; il tâcha au contraire de désarmer sa colère : « Laisse-moi, lui dit-il, au moins la jambe droite et le bras gauche. Celui-ci me servira pour toucher la main et la jambe pour marcher ; et rappelle-toi que lorsque tu seras sur la terre, tu ne toucheras la main qu'avec la main gauche. » C'est depuis ce moment que les naturels ont cet usage, ce qui pourrait faire supposer qu'ils en avaient un différent auparavant.

Se trouvant bien vaincu, le dieu ajouta : « Tiens, voilà un tison ; retourne sur la terre ; avec lui, tu pourras toucher (enflammer) tous les arbres, et excepté celui sur lequel tu étais tout à l'heure, que tu ne toucheras pas, tous les autres te donneront du feu en les frottant l'un contre l'autre. Va donc, ajouta encore le dieu, tu as maintenant du feu pour cuire des aliments. »

Tiitii, enchanté, revint trouver son père et lui dit : « Père, voilà le feu ; chargez-vous de talo et nous le ferons cuire. » Le père ne se le fit pas dire deux fois ; enfin ils remontèrent sur la terre,

et c'est depuis lors que l'usage du feu est connu des humains aux Samoa.

ORIGINE DES COCHONS AUX SAMOA.

Il y avait aux Viti (îles Fidji), à une époque reculée, un chef puissant et redouté qui, tous les ans, allait lui-même lever un tribut d'hommes sur les îles Samoa (ou des Navigateurs). Ces hommes étaient destinés à lui servir de nourriture.

Dans le même temps vivaient aux îles Samoa un homme qui s'appelait *Cici*, et sa femme, sœur de Tiiti, qui s'appelait *Sau*.

Ce couple ayant été pris, en même temps que beaucoup d'autres, par le chef des Viti, fut emmené dans ces dernières îles. Là, la femme devint enceinte peu de temps après ; mais, au lieu d'acquiescer le volume d'un ventre ordinaire de femme grosse, le sien devint énorme, et au lieu de porter neuf mois, elle accoucha après quatre. Grande fut la surprise en lui voyant mettre au monde plusieurs petits cochons. La pauvre mère se mit à les allaiter elle-même et parvint à les sauver ; et, voulant leur conserver son nom et celui de son mari, elle les appela *Sau* et *Cici*.

Aujourd'hui aux Samoa on ne se sert que des mots *sau*, *sau*, quand on veut appeler les cochons et les faire venir, et l'on n'emploie que celui de *cici* quand on veut les faire fuir ; mais, en les voyant, les chefs des Fidji eurent la fantaisie d'en vouloir manger, afin de savoir, disaient-ils, s'ils étaient bons.

La pauvre mère, ne pouvant faire autrement, consentit à en tuer un. Les chefs se réunirent quand il fut préparé, et tous trouvèrent que cette chair valait mieux que la chair humaine. Enchantés de cette découverte, le grand chef dit à la mère : « Ton fils était délicieux ; tâche donc d'accoucher une autre fois d'enfants pareils, et je te promets la liberté. En outre, je te laisserai un fils et une fille que tu pourras emmener avec toi. » La pauvre mère fit si bien qu'elle accoucha bientôt de nouveaux petits cochons.

Le grand chef, bien digne du temps où il vivait, tint sa parole. Une grande pirogue fut donnée par son ordre et montée par de bons nageurs. Il y fit embarquer Cici et sa femme, et leur fils et leur fille, et des vivres en abondance ; et, quelque temps après, le couple heureux revoyait les îles Samoa, où la tradition dit qu'ils vécurent en bonne intelligence, faisant des enfants *et mangeant*

du cochon cuit au four. Le four était déjà connu (1). Elle ne dit pas, mais laisse peut-être supposer par son silence que Sau continua de mettre au monde des cochons.

Mais le voyage de Sau et Cici, revenant des Fidji aux Samoa, ne s'était pas passé sans épisode. En approchant de Tutuila, leur pirogue avait chaviré, et les matelots des Fidji ayant adressé des imprécations aux dieux, ceux-ci les avaient changés en marsouins. Seuls, Sau et Cici s'étaient sauvés.

C'est depuis ce naufrage qu'on appelle les marsouins (aux îles Samoa) *l'équipage de Sau-Cici.*

ORIGINE DU COCOTIER AUX SAMOA.

On dit que le fait s'est passé à Savaii.

Tous les habitants se plaignaient de n'avoir que de l'eau à boire. Une jeune fille nommée Sina, fille de Tiitii, avait adopté une petite anguille qu'elle nourrissait dans unealebasse. Tant que l'anguille fut petite, elle n'essaya point de sortir de sa demeure. Sina et elle grandirent ensemble ; mais, dès qu'elle fut bien développée, peu reconnaissante des soins qu'on avait eus pour elle, elle se servit de sa queue pour violer la jeune Sina, puis se sauva aussitôt à Upolu.

Sina, l'ayant poursuivie jusque dans cette île, finit par la trouver et voulut la tuer pour se venger. « Tue-moi si tu veux, lui dit l'anguille, mais sache que si tu ne manges que mon corps, et plantes mon épine dorsale et ma tête, tu obtiendras un arbre qui te donnera des fruits bons à boire et à manger, lesquels te fourniront, en outre, de l'huile pour adoucir ta peau, préparer ta nourriture et te donner de la lumière pendant la nuit. En souvenir de moi, rappelle-toi de ne boire les fruits qu'en les suçant. »

C'est depuis lors que les indigènes ont l'habitude de boire les cocos en défonçant l'un des œils, qui par leur disposition rappellent si bien la tête de l'anguille ; et c'est depuis lors aussi qu'existe le premier cocotier, créé par Sina, en se conformant aux recommandations de celle-ci.

ORIGINE DES SERPENTS AUX SAMOA.

Dans ce temps-là, les bêtes parlaient et se comprenaient. Les oiseaux dirent un jour aux poissons affamés :

(1) Voir légende de Tiitii, qui, le premier, alla demander le feu à Mafuié.

« Vous ne voyez pas que vous prenez ce qui nous revient ?
— C'est faux, » dirent les poissons.

Et de démentis en démentis ils en vinrent aux voies de fait.

Les oiseaux chassèrent les poissons.

Les poissons se tenant dans l'eau, les oiseaux plongèrent, et l'un d'eux attrapa une anguille (murène) pleine qu'il alla déposer sur la montagne. Cette murène, forcée de vivre dans un autre milieu que le sien, se changea en serpent.

Et c'est depuis ce temps qu'il y a des serpents aux Samoa (1).

Aujourd'hui, quand les naturels voient les oiseaux faire la chasse aux poissons, ils ne manquent pas de dire :

« Tenez, voilà les oiseaux qui font la chasse, et qui sont toujours vainqueurs. »

GUERRE FAITE AUX SAMOANS PAR LES TONGANS.

Il y avait à Tongatabou un chef riche et redoutable appelé *Tui-Tonga* (2), qui faisait fréquemment la guerre aux habitants des îles Samoa. Dans ce but, il se rendit une fois à Upolu.

Dans cette île vivait un chef nommé *Tui-Maunga*, le plus renommé de toutes les îles Samoa, et ce chef avait une sœur d'une beauté remarquable.

Vaincu par *Tui-Tonga*, *Tui-Maunga* lui demanda sa grâce :

« Ne me tuez pas, lui dit-il, et je vous promets ma sœur en mariage.

— Je le veux bien, répondit *Tui-Tonga*, mais il faut d'abord savoir si votre sœur y consentira. »

Alors les deux chefs, devenus amis, se rendirent dans la case de *Tui-Maunga*, où se trouvait sa sœur.

L'ayant prise à part, *Tui-Maunga* lui dit :

« Je compte sur toi, ma sœur, pour me rendre un grand service.

(1) Fait à remarquer, les serpents sont inconnus à Tahiti et dans le groupe des îles Hervey; il y en a au contraire plusieurs espèces aux Samoa, et quelques-uns sont ornés des plus belles couleurs. Il y en a un noir-olive, d'environ 3 pieds de long.

(2) Nous écrivons *Tui-Tonga*, mais nous sommes convaincu qu'il faudrait écrire *Tui Tunga*; c'est seulement pour moins choquer les habitudes. Quant au mot *Tui*, c'est un nom donné au chef suprême dans les deux archipels *Tunga* et *Samoa*, de même que dans celui des *Fidji*, d'où il est certainement originaire.

— Avec beaucoup de plaisir, mon frère, lui répondit-elle, si je le puis, mais il faut que je sache ce que tu veux.

— Eh bien, il faut que tu deviennes la femme de Tui-Tonga.

— Mais pourquoi cela, mon frère ?

— Ecoute, voici ce qui vient de m'arriver : il m'a vaincu, et j'ai promis de te donner en mariage à Tui-Tonga, à condition qu'il me laisserait la vie. Il a consenti ; tu tiens mon sort entre tes mains.

— J'accepte, mon frère, je suis prête à l'épouser ; mais il faut qu'il s'engage à ne point me maltraiter. »

Tui-Tonga, interrogé par Tui-Maunga, promit, sans hésiter, de toujours bien traiter sa sœur, et il dit à celle-ci :

« Vous serez la plus grande princesse de Tonga ; vous aurez autant de serviteurs que vous voudrez.

Le mariage ainsi arrangé eut lieu, et peu de temps après ils se mirent en route pour les îles Tonga.

Là naquit un enfant qui fut appelé comme son père.

Mais, le père étant mort quelque temps après, la mère dit à son fils :

— Ce pays n'est pas le nôtre, il est vrai que c'est celui de ton père, mais notre patrie est Samoa, et il me paraît convenable d'y retourner et de nous y réfugier. »

Le fils y consentit parfaitement et, dès qu'ils furent prêts, ils se mirent en route.

Tui-Tonga, bien reçu de sa nouvelle famille et entouré de tous les soins, grandit à Samoa et se fit remarquer dès son bas âge par son adresse et par sa force. Bientôt cette dernière devint prodigieuse, et dans les combats Tui-Tonga ne rencontrait personne qui pût lui résister. Sa réputation se répandit partout dans toutes les autres îles, et les Samoans étaient fiers d'avoir pour chef un homme si renommé. Le moment n'était pas loin où ce chef devait montrer sa force d'une manière plus utile.

Depuis le départ du jeune Tui-Tonga, les habitants de Tonga avaient rompu la paix, mais ils ne s'étaient pas hasardés à venir attaquer les Samoa. A la fin ils l'osèrent et débarquèrent, une nuit, dans l'intention d'attaquer Tui-Tonga pendant qu'il dormait. Toutefois, comme ils étaient fatigués par la traversée, ils commencèrent, après avoir mouillé leur pirogue, par se livrer au sommeil. Ils oublièrent qu'ils n'avaient plus le père de Tui-Tonga à leur tête.

Le jeune homme, réveillé à temps, ne fit qu'un bond vers l'endroit où ils se trouvaient avec leur pirogue et, saisissant celle-ci, il l'emporta dans l'intérieur. Grande fut la surprise des guerriers tongans quand ils s'éveillèrent (1). Tout le peuple et les guerriers samoans étaient autour d'eux. Ils n'eurent qu'à se reconnaître prisonniers, et ils s'engagèrent à payer pour rançon un grand nombre de nattes, de cochons et de tapa, heureux d'en être quittes à si bon marché. C'était de la part de Tui-Tonga montrer autant de générosité que de force.

La tradition ne dit pas, mais il est à supposer qu'il n'oublia pas de le faire, si Tui-Tonga leur reprocha leur attaque imprudente ; elle dit seulement que dans ce temps-là Tui-Tonga devint dieu, (*atua*) vivant. Cette nouvelle preuve de sa force fut sans doute regardée comme un prodige, et lui-même, par suite, et par sa naissance d'ailleurs, comme un être divin. Les autres dieux lui avaient dit qu'il ne mourrait point, et qu'il serait seulement changé en montagne. Et la légende ne dit point, en effet, qu'il mourut, mais aujourd'hui encore on appelle Tui-Tonga la montagne du port d'Apia, à Opulu. Ce qui prouve surabondamment que les dieux ont dit vrai (2).

Jusque-là Tui-Tonga n'avait agi, pour ainsi dire, qu'avec ses propres moyens ; mais, dès qu'il fut dieu, il le fit en vraie puissance du ciel, en enchanteur. Entre autres objets servant à l'accomplissement de ses enchantements, il avait deux haches (3). Et bientôt il eut l'occasion de s'en servir contre les guerriers de Tonga, qui tenant peu leur parole, revinrent encore lui apporter la guerre au lieu du tribut qu'ils s'étaient engagés à lui payer.

Cette fois, ce n'était plus une seule pirogue, mais un grand nombre, lesquelles étaient bien armées, et avec l'élite des guer-

(1) Absolument comme il arriva aux guerriers de l'*Arawa*, commandés par *Tama-te-Kapua*, quand ils se trouvèrent en présence des guerriers de *Ruaéo*, qui avait hâlé leur navire à terre pendant leur sommeil (légende maori).

(2) On a vu à *Tahiti* la montagne *Orohena* tirant son nom de *Orosenga* des Samoa ; ici ce serait de *Tonga* que celle d'*Apia* aurait tiré le sien. Ce rapprochement nous semble de quelque importance relativement à la marche des migrations polynésiennes.

(3) On connaît la tradition néo-zélandaise des deux haches faites en jade vert par *Ngahue*, et avec l'une desquelles *Tama-te-Kapua* coupa la tête du grand pontife *Vénuku* peu avant son émigration à *Aotearoa*, l'île nord de la Nouvelle-Zélande.

riers tongans. Tui-Tonga, reconnaissant qu'il ne pouvait pas les vaincre seul, sans ruse et dans un jour, prépara tout cependant pour arriver à ce résultat à l'aide de ses enchantements. Il commença par cacher sous la natte de la case où il se trouvait deux haches, et au lieu de mal recevoir ses ennemis, d'entamer un combat dans lequel il devait succomber, il alla au-devant d'eux et, les invitant tous à descendre, il leur parla ainsi :

« Mes amis, je me reconnais, je m'avoue vaincu ; prenez toutes les terres, toutes les femmes et tout ce qui sera à votre convenance, je vous l'abandonne ; mais, puisque j'agis ainsi avec vous, j'espère que vous me laisserez la vie. »

Les guerriers tongans, ne pouvant pas soupçonner un guerrier si courageux d'agir avec ruse, acceptèrent avec joie la proposition. « Accordé, dirent-ils tous à la fois, et livrons-nous à la joie. » Une grande *hiva* (fête) fut préparée et servie ; des porcs rôtis furent étalés devant eux, ainsi que toutes sortes d'autres mets, et, après le festin, quand le soir fut venu, tous se livrèrent à leurs goûts : les uns aux danses, la plupart à leur goût pour les femmes, et presque tous à l'usage du kava. Aussi à la nuit étaient-ils ivres tous, et ils allèrent se coucher avec les femmes samoanes, sans avoir le moindre soupçon contre leur hôte. Et comme on avait réuni les femmes dans la case où Tui-Tonga avait caché les deux haches, ce fut là que tous allèrent se coucher, et le sommeil les eut bientôt gagnés tous.

Tui-Tonga attendait ce moment, et dès qu'il se fut assuré que tous étaient endormis, s'adressant à ses deux haches il leur dit : « Sortez et frappez, que personne n'en réchappe ! » Aussitôt les haches commencèrent à frapper de tous côtés, et déjà elles en avaient abattu plusieurs avant que le bruit eût éveillé les autres.

Mais il était trop tard ; les guerriers de Tui-Tonga les tenaient tous prisonniers.

Reconnaissant alors le danger de leur position, tous supplièrent Tui-Tonga en ces termes : « O Tui-Tonga ! laisse-nous la vie, et nous te jurons par Sauari (dieu d'en bas, de l'enfer) que nous ne reviendrons jamais te faire la guerre. »

Le bon Tui-Tonga se laissa toucher, et il leur permit de retourner chez eux ; il prit même le soin de faire renouveler leurs provisions. Et, cette fois, il crut en avoir fini avec les habitants de Tonga.

Cependant, quelque temps après, les guerriers de Tonga re-

vinrent encore plus nombreux que la dernière fois, mais cette fois Tui-Tonga n'était plus seul. Sauari lui-même, piqué de ce que les chefs de Tonga avaient juré par lui, s'était mis de la partie. Aussi, quand les pirogues arrivèrent aux Samoa, il les changea en pierres.

On voit encore aujourd'hui les deux pirogues (1) et le four à *masi* que les Tongans avaient déjà construit sur le rivage pour cuire leur fruit à pain; on voit ce fruit préparé (*masi*), les pagaies (*hue*), la bonite (*atu*) et les longs bambous pour pêcher qui étaient dans leurs pirogues (*ofe*) (quelque sculpteur samoan se sera sans doute amusé depuis à les faire). De plus, la légende dit que, les Tongans étant allés à quelque distance pour se laver, tous furent mangés par des anguilles. Et, en effet, il ne reste plus rien d'eux aujourd'hui dans les trous où ils se baignèrent (on sait que ces trous contiennent souvent, comme aux Marquises, des murènes monstrueuses). Et maintenant encore la superstition, ou si l'on aime mieux l'expérience, défend aux hommes d'aller s'y baigner, sûrs qu'ils seraient d'être dévorés s'ils le faisaient.

C'est, du reste, depuis la transformation des guerriers tongans en pierres que les guerres ont cessé entre les Tonga et les Samoa, époque, il est vrai, à cause de cela même, assez difficile à préciser, mais qui paraît être fort ancienne.

Du temps de Mariner, vers 1805, il n'y avait entre ces deux archipels que de bons rapports, et les Tongans y allaient assez fréquemment. *Finau II*, avant de succéder à son père dans les Tonga, y était allé passer six à sept ans et y avait pris deux femmes, ce qui ne l'empêcha pas d'en prendre deux autres quand il fut de retour dans son pays.

Inutile sans doute de faire remarquer que cette légende, en montrant les rapports qui ont existé entre les deux archipels à une époque antérieure à la venue des Européens, peint parfaitement le caractère et certaines superstitions et croyances des Polynésiens en général, et fait mieux comprendre que les récits des voyageurs le genre de relation de ces peuples, et c'est surtout ce qui nous a décidé à la faire connaître, malgré sa longueur.

Nous terminerons enfin par une tradition qui semblerait indiquer que les îles Tonga n'ont point été peuplées par les Samoa (2),

(1) La légende disait d'abord : un grand nombre.

(2) Que la plupart des ethnologistes regardent, à tort suivant nous, comme le foyer primitif de la race polynésienne.

mais bien l'une des Samoa, au moins, par les Tonga, contrairement à l'opinion de M. Hales et de ses partisans. Et, pour qu'on ne puisse pas mettre cette tradition en doute, nous nous contenterons de rapporter la version donnée par l'ancien consul anglais des Samoa et des Fidji, M. Pritchard, le fils de celui dont le nom a eu tant de retentissement en France, il y a vingt-cinq à trente ans.

Voici comment M. Pritchard la rapporte, après avoir d'abord dit, page 51 de son livre (1) : « L'île Upolu est divisée en trois grands districts ; l'un de ces districts occupe l'extrémité orientale de l'île et est appelé *Atua* ; un autre, le milieu de l'île, et porte le nom de *Le tua masaga* ou *masanga* ; enfin le troisième occupe l'extrémité ouest et est appelé *Aana*. »

Il continue en disant, page 390 :

« L'une des plus anciennes traditions des Samoa rapporte les aventures de deux sœurs *Ana* et *Tua* et de leur frère, qui firent voile de Tonga pour les Samoa et allèrent atterrir à l'extrémité ouest d'Upolu, l'île centrale du groupe. C'est encore aujourd'hui par ces trois noms que les districts politiques d'Upolu sont désignés.

« Ana, la sœur aînée, s'arrêta à l'extrémité ouest, qui est toujours appelée *Aana*, et elle lui donna la massue et la lance pour emblème.

« Tua, la plus jeune sœur, alla jusqu'à l'extrémité est et s'y fixa, et le district porte toujours son nom : A-tua, en ayant pour emblème l'*oso*, ou bâton à planter, qu'elle lui avait assigné.

« Enfin, le frère s'établit dans le district intermédiaire, lequel porte toujours le nom de *Masaga* ou *Sagana*, et a pour marque distinctive le *fué* de l'orateur (ou émouchoir), qu'il lui a donné.

« Réunis, disent les indigènes (p. 68), ces trois emblèmes sont puissants : la massue et la lance protègent le plantoir ou bâton à planter, et le plantoir nourrit la massue et la lance. Séparés, au contraire, ils sont faibles : le plantoir est brisé parce que la massue et la lance ne sont pas là pour le protéger, et la massue et la lance sont affamées et faibles, parce que le plantoir n'est pas là pour les nourrir, etc. »

Nous nous abstenons de tout commentaire.

(1) Intitulé : *Réminiscences polynésiennes*, un vol. in-8°, Londres, 1866.